

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



Argenson (René-Louis de Voyer, marquis de Paulmy 1694-1757)

Il occupa véritablement une carrière de grand commis de l'État. Conseiller au parlement de Paris (1716), maître des requêtes (1718), conseiller d'État (1720), chancelier-garde des sceaux (1742-1744), conseiller au conseil royal des finances (1744), secrétaire d'État aux Affaires étrangères (1744, disgracié en 1747), ministre d'État (1744).

Son journal, plusieurs fois interrompu, s'étend de 1728 ou 1730 jusqu'en 1757. Ses écrits ne constituent pas un journal de cour (qu'il fréquente d'ailleurs peu après 1747) et ce ne sont donc pas à proprement parler des mémoires. Ses notes manuscrites qui n'étaient pas destinées à la publication soulignent son irrégion et ses critiques du système monarchique. Progressiste, il est partisan d'un despotisme éclairé. Il se préoccupe des réformes politiques et sociales comme en témoignent sa participation au club de l'Entresol et son ouvrage sur les *Considérations sur le gouvernement de la France* (composées pour l'essentiel en 1734). Membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1733, il en devient le président lorsqu'il quitte le gouvernement. Il consacre alors le reste de sa vie à des travaux littéraires. Bibliophile, il possède une riche collection de livres qui constitua l'un des principaux fonds de la bibliothèque de l'Arsenal.

Son entourage est très présent à l'Académie des sciences : son père (Marc-René¹) en est honoraire, son frère (Marc-Pierre²) et son fils (Antoine-René³) en sont à plusieurs reprises présidents. Il ne manque pas d'évoquer le goût de ses proches pour les sciences. Cet intérêt est reconnu au-delà du cercle familial : l'Encyclopédie a été dédiée au comte d'Argenson en 1751 et Condorcet disait du marquis que « ce ministre mérit[ait] d'être compté parmi le

¹ Marc-René de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson (1652-1721), lieutenant général de police de Paris (1697), garde des sceaux (1718-1720), à la tête de « la direction et de l'administration principale des finances » (1718-1720), conseiller d'État ordinaire. Académicien honoraire de l'Académie des sciences le 18 janvier 1716, membre de l'Académie française.

² Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson (1696-1764), conseiller d'État, chancelier-garde des sceaux. Académicien honoraire de l'Académie des sciences le 24 août 1726, vice-président en 1730, 1737, 1738, 1740, 1742 et 1753, président en 1731, 1741 et 1754. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

³ Antoine-René de Voyer, marquis de Paulmy d'Argenson (1722-1787), conseiller au parlement de Paris (1744) chancelier-garde des sceaux (1749), secrétaire d'État à la guerre (1751, 1757), ministre d'État (1757), ambassadeur en Suisse (1748-1751), Pologne (1759-1765), Venise (1767-1768). Académicien honoraire de l'Académie des sciences le 1^{er} septembre 1764, en remplacement du comte d'Argenson décédé, vice-président en 1766, 1771 et 1777, président en 1767, 1772, 1778, nommé honoraire lors de la réorganisation de l'académie en 1785. Membre de l'Académie française, honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



petit nombre de gens en place qui ont véritablement aimé la philosophie et le bien public⁴ ». Son journal rend compte de la progression des idées des « Lumières » à la cour : « Madame de Pompadour et quelques ministres font solliciter d'Alembert et Diderot de se redonner au travail de l'*Encyclopédie* en observant une réserve nécessaire en tout ce qui touche la religion et l'autorité ». Il critique sévèrement les décisions de Louis XV dans ce domaine et sur sa politique en général. Il évoque les savants qui font l'actualité tels que son ami Voltaire, Cook, Maupertuis ou Buffon. Visionnaire, il est convaincu que la prochaine découverte de son siècle sera de « trouver l'art de voler en l'air » à l'aide d'un ballon.

Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson, (René-Louis de Voyer de Paulmy), ministre des Affaires étrangères sous Louis XV, publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, Paris, Jannet, 1857-1858, 5 vol.

Tome 1, p. 34

M. d'Angervilliers, intendant de Paris, et qui l'avait été longtemps de la province d'Alsace, prit sa place. M. d'Angervilliers, fils ou petit-fils d'un fameux partisan qui vivait sous le ministère de M. Colbert, descendu lui-même d'un médecin et botaniste célèbre, a des talents, de l'esprit, des défauts et surtout des ridicules

Tome 1, p. 48

La conversation du cardinal [de Polignac] est également brillante et instructive. Il sait de tout, et rend avec clarté et grâce tout ce qu'il sait ; il parle sur les sciences et sur les objets d'érudition comme Fontenelle a écrit ses Mondes, en mettant les matières les plus abstraites et les plus arides à la portée des gens du monde et des femmes, et les rendant dans des termes avec lesquels la bonne compagnie est accoutumée à traiter les objets de ses conversations les plus ordinaires.

Tome 1, p. 87, 88, 90

En parlant de l'abbé Alary, j'ai promis l'histoire du club de l'entresol [...] voici d'abord les noms de ceux qui y furent admis : [...] l'abbé de Bragelone, doyen de Brioude et de l'Académie des Sciences [...]

Tome 1, p. 219

Avril 1739,

⁴ Marquis de Condorcet, *Vie de Voltaire suivie des mémoires de Voltaire écrits par lui-même*, imprimerie de la société littéraire typographique, 1789, p. 57-59.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



Mon frère [Marc-Pierre Voyer de Paulmy, comte d'Argenson] a l'âme forte ; il a plus de hardiesse que moi, il ne s'épouvante, ni ne se rebute de rien. Je suis beaucoup plus timide ; il n'y a que les choses élevées qui puissent m'entraîner et me séduire. Alors je m'oublie moi-même totalement, et ne pense qu'à la nécessité de ce qui me paroît grand et sublime.

De cette petitesse d'âme, de cette force et hardiesse d'esprit, il est arrivé que mon frère ne peut travailler à rien de suivi, sinon à ce qui doit paroître promptement. Aussi préfère-t-il par goût les sciences de curiosité, comme physique et géométrie, à l'étude politique, morale et métaphysique. Et parmi les affaires politiques, il préfère la science du palais suivant nos lois et nos formes de procéder, qui sont pires que les abus dont elles doivent préserver les hommes.

Tome 2, p. 237

5 septembre 1741,

Madame de Vintimille [...] est enfin accouchée [...]. C'est La Peyronnie qui a fait les fonctions d'accoucheur. Le roi va voir l'accouchée quatre à cinq fois par jour ; on l'a logé dans l'appartement du cardinal de Rohan, grand aumônier de France.

Tome 2, p. 330

Voulez-vous d'autres détails sur le caractère de Louis XV ? On trouve en lui tous les défauts que les étrangers reprochent à nos François : contrastes partout, effets d'une imagination trop légère et trop maîtresse du jugement ; des talents (sic) perdus, un bon goût qu'on ne peut fixer, de l'exactitude dans les minuties, de l'inconstance et du manque d'élan dans les grands objets ; bon géographe, sans application politique ni militaire ; le talent de dessiner et le goût de l'architecture pour les petites commodités de son appartement, l'esprit du jeu avec l'imprudence dans les affaires ; diseur de bons mots et de bêtises ; de la mémoire sans souvenir ; patience et colère, promptitude et bonté, habitude et inconstance, mystère et indiscretion, avidité de plaisirs nouveaux, dégoût et ennui, sensibilité du moment, apathie générale et absolue qui lui succède ; désespoir de la perte d'une maîtresse, insouciance pour l'infidélité qui l'outrage ; des favoris sans amitié, de l'estime sans confiance. Au total, bon maître sans humanité.

Tome 2, p. 350-351

Le département de la maison du roi devrait être conduit par un censeur sévère des dépenses. M. de Maurepas a fait de son autorité la monnaie de ses intrigues ; il a soufflé les tracasseries dont il devoit être l'arbitre. Par le département de Paris, il a la police de cette grande ville et la protection des sciences et des beaux-arts : toute son inspection de police est bornée à un espionnage inofficieux ; dans les arts, il a avancé le règne du mauvais goût et de l'afféterie, il a semé les tracasseries dans les académies, il a dégoûté les savans et les artistes de leurs travaux, il a fait tomber nos spectacles.

Tome 3, p. 45

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



Le roi est bon géographe il a présentes à l'esprit toutes les situations topographiques il trouve plus tôt sur une carte le point demandé qu'aucun de ceux avec qui il travaille. Il a l'esprit naturellement juste, il ne s'agit que de le faire sortir de l'assoupissement de l'indécision et de la timidité.

Tome 3, p. 190

21 décembre 1747,

Madame du Châtelet et Voltaire ont perdu les entrées de la cour de Sceaux à cause des invitations qu'ils faisoient à leurs pièces. Il y a cinq cents billets d'invitation où Voltaire offroit à ses amis, pour plus agréable engagement qu'on ne verroit pas madame la duchesse du Maine.

Tome 3, p. 199-200

12 février 1748,

Madame Adélaïde a la petite vérole déclarée. Tout est en remue-ménage à Versailles. On dit que la reine s'enfermera avec elle. Le roi n'a pas encore pris son parti d'aller la voir ou de rester. Cependant la santé de M. le Dauphin est bien précieuse. Quelle tête, bon Dieu ! Le roi qui est bon père comme la reine est bonne mère reste à Versailles pour y savoir des nouvelles de madame Adélaïde. On a mis de bonnes barrières entre son appartement et celui de M. et madame la Dauphine. Voilà ce qui fait trembler c'est le danger d'une tête aussi précieuse que celle de M. le Dauphin. Mais enfin la Vierge protège la France.

Tome 3, p. 234

2 décembre 1749,

On vient d'arrêter à Pétersbourg le sieur Lestocq célèbre chirurgien françois qui avoit eu l'honneur de guérir l'impératrice d'une maladie provenant de son libertinage tandis qu'elle n'étoit que simple princesse. Cet artiste avoit contribué à la révolution qui la mit sur le trône. Il étoit parvenu à la richesse et même au titre de conseiller privé. Mais il a passé pour être trop dévoué à la France son ancienne patrie et même passionné pour nous. Aujourd'hui nous n'avons plus à Pétersbourg ni ambassadeur ni ministre pas même de consul. On supposoit que nous accordions toute notre confiance au sieur Lestocq. Que cela soit vrai ou non ce que j'ignore.

Tome 3, p. 250

On vient de doubler les ouvriers du nouveau château qu'on construit à Meudon il y en a aujourd'hui quinze cents qui y travaillent, on repeuple la ménagerie, toutes occupations dispendieuses et qui tirent le roi de l'utile et du sérieux. On défend aux ministres et à tous autres de parler au roi de nouvelles chagrinantes, et c'est leur interdire bien des sujets.

Tome 3, p. 258

1 er mai 1749

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



M. de Richelieu a l'air de la plus grande faveur depuis la disgrâce de M. de Maurepas, la maîtresse aussi. La réconciliation du favori avec la favorite est complète et édifiante. Mon frère est en tiers dans cette amitié. C'est lui qui profite le plus à cette disgrâce. Il a le département de Paris, l'imprimerie royale, le guet de Paris, les spectacles, les bibliothèques, les académies et les haras M. de Saint Florentin a la cour, M. Rouillé la marine comme nouveau secrétaire d'État Il a remercié hier, et va promptement être installé.

Tome 3, p. 275

Juillet 1749,

Le sieur Garnier, intendant de mon frère lequel, a été autrefois marmiton vient d'acheter une charge de maître d'hôtel de la reine. Montcrif est furieux de ce qu'on ne lui a pas donné celle de maître d'hôtel ordinaire sur laquelle il comptait et de ce qu'on lui a préféré le petit Helvétius, fermier général, fils du médecin de la reine

Tome 3, p. 300

2 décembre 1749,

Le sieur Buffon auteur de l'histoire naturelle a la tête tournée du chagrin que lui donne le succès de son livre. Les dévots sont furieux et veulent le faire brûler par la main du bourreau. Véritablement il contredit la Genèse en tout.

Tome 5, p. 117

1751,

Lettres à un Américain ; neuf lettres sur l'histoire naturelle de M de Buffon. Hambourg, 1751. Le véritable auteur est M. de Réaumur, de la même Académie des sciences que M. de Buffon, grand ennemi de celui-ci, envieux et jaloux de ses travaux et de ses récompenses.

Buffon a été critiqué par les dévots, n'ayant pas assez respecté la physique révélée par la Genèse, et accusé d'avoir donné lieu au système du livre de Telliamed, qui nie le déluge. On y prétend que la terre a été anciennement couverte d'eau ; que les plus anciens animaux sont les poissons ; que tous les coquillages des mers, même de la Chine, que l'on trouve aujourd'hui au milieu de nos terres et de nos montagnes, proviennent de cet ancien séjour des eaux, et non du déluge de Noé, comme le croient les dévots. Cette critique a assez de succès dans le monde. Il faut être bien savant et bien appliqué pour la suivre dans sa physique sublime et calculée. Réaumur s'est adjoint un petit père de l'Oratoire, qui a rédigé l'ouvrage. Il a évité de faire porter tout l'ouvrage sur la dévotion et la religion vengée ; il censure Buffon sur bien des points, des erreurs, des contradictions, de la vanité d'auteur orgueilleux et superficiel.

Véritablement Buffon ne s'étoit chargé que de donner la description du cabinet de physique du roi, et il part de là pour déduire un système de physique général et hasardé, système nouveau et impossible, quoiqu'il eût lui-même déclamé contre les systèmes généraux.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



Tome 3, p. 348-349

24 août 1750,

Voltaire a quitté pour toujours la France ayant remis au roi sa charge d'historiographe de France et a ordonné à sa nièce madame Denis de vendre tous ses effets et de le rejoindre en Prusse. S.M prussienne lui donne une grosse pension et en assure au tant à ladite dame Denis. Cela provint d'un mécontentement qu'il a eu. Il étoit brouillé avec M. de Richelieu à cause de ce qu'il a dit sur le testament politique du cardinal. Il a demandé à M. de Puyzieux s'il ne vouloit le charger de rien pour Berlin et celui-ci a répondu rien. Il a fait la même demande à Sa Majesté qui lui a tourné le dos. M. le Dauphin en fit autant. Ce froid l'a piqué excessivement Il a fait écrire au roi par S.M prussienne une lettre où elle demandoit la permission de garder Voltaire à sa cour. Le roi a répondu qu'il en étoit fort aise. Sa Majesté a dit à ses courtisans que c'étoit un fou de plus à la cour de Prusse et un fou de moins à la sienne.

Tome 4, p. 63-64

25 décembre 1751,

Il se forme un grand orage contre le Dictionnaire encyclopédique ; et cet orage vient des jésuites, y ayant eu cet hiver grande querelle entre les auteurs du livre et les journalistes de Trévoux. Les jésuites sont Italiens, et machinent de loin leur vengeance. Que fait-on contre les auteurs de cette grande et utile entreprise ? On les accuse d'impiété. De là cette accusation contre la thèse en Sorbonne de l'un d'entre eux, l'abbé de Prades, où il n'y avoit pas de quoi fouetter un chat. Il est certain que cette thèse fut soutenue d'abondans applaudissemens. Mais la jalousie des autres licenciés fit trouver des sujets de critique au bout de quatre ou cinq jours. Les licenciés envieux ayant été le dénoncer aux jésuites, ceux-ci qui méditoient déjà une persécution contre ce livre ennemi, semèrent à l'instant dans Paris une grande clameur contre la thèse et son auteur. On les crut sans examen. Il est certain que ces matières théologiques sont si délicates et si embrouillées, qu'à moins de copier les Saints Pères, de verbo ad verbum, il est facile d'exagérer les sujets de scandale aux yeux des ignorans et des gens du monde. Saint-Lactance a dit la même chose que l'abbé de Prades sur le principal article relevé. Or, les jésuites ont beaucoup de crédit dans la nouvelle Sorbonne, que l'on nomme carcassienne. Aussi travaillent-ils avec avantage pour flétrir le licencié encyclopédiste. Je vois, par une réponse d'un ministre, que l'on en veut aujourd'hui à tous ces auteurs encyclopédiques, qu'on les chicanera tous, qu'on fera passer cette petite académie pour un repaire d'incrédules. Or, les bons jansénistes donnent dans ce nouveau panneau des jésuites avec toute la sottise possible. Ils sont les premiers à crier à l'incrédulité du siècle, au matérialisme de certains savans. Ils oublient le tolérantisme, la patience, la douceur chrétienne. Ils jugent témérairement et impitoyablement par zèle, comme les jésuites par affectation politique et inquisitoriale. Ils ne voient pas, les bonnes gens ! À quel point ils servent les jésuites dans cette animosité, et travaillent aux vengeances et au triomphe de leurs ennemis.

Tome 4, p. 64

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



29 décembre 1751,

L'abbé de Prades a été condamné pour sa fameuse thèse de Sorbonne. Il est obligé à se rétracter. On lui fait perdre sa licence actuelle, sauf à lui à en recommencer une nouvelle. On dit que l'archevêque de Paris l'a interdit de son ministère sacerdotal jusqu'à sa rétractation. Le parlement jugera conformément au jugement dogmatique. On parle aussi d'exil de la part de l'autorité royale. Voilà un homme perdu. En quel lieu se pourra-t-il réfugier ?

Tome 4, p. 65-66

10 janvier 1752,

L'Encyclopédie continue à éprouver l'inimitié jésuitique. Un des principaux rédacteurs m'a dit qu'on leur donnoit les censeurs les plus rigides, qu'il falloit leur déférer en toutes choses, et ne plus parler de Dieu, ni de tout ce qui a rapport à la divinité. Cependant la Sorbonne est embarrassée pour condamner l'abbé de Prades. On l'accuse d'affectation d'avoir, affecté de ne farcir sa thèse que de propositions hasardées et propres à scandaliser d'un fond de matérialisme d'irréligion qui répond à la mode des philosophes du siècle, à ce goût philosophique d'aujourd'hui de religion naturelle. Malheur à qui en parlera désormais ! Le parlement y veut sévir et parle de faire fustiger un des premiers coupables. Mon ami d'Alembert est des premiers soupçonnés. Le Dictionnaire encyclopédique est menacé d'attaque et de prohibition. C'est un repaire dit-on, de cette secte impie. Voilà un orage affreux qui menace les meilleurs écrivains du siècle et va de nouveau les soumettre aux jésuites.

Tome 4, p. 66-67

16 janvier 1752,

Je n'ai jamais vu de prévention pareille à celle que l'on a soufflée contre la thèse de l'abbé de Prades, parce qu'il étoit l'un des savans qui travailloient à l'Encyclopédie. Il est clair que ce grand dictionnaire va être incessamment supprimé et je prédis que les libraires se plaignant de leur ruine, on en donnera le privilège aux jésuites qui se mettront en leur lieu et place et feront la continuation aussi mauvaise et aussi plate que l'ouvrage étoit bon. Ils obligeront leurs protégés à l'acheter. Voilà comme les jésuites ne veulent plus souffrir que l'on fasse de livre sans eux. Les savans encyclopédistes peuvent s'écrier Barbarus has segetes. Ils voudront aller en pays étranger continuer leur livre et diront :

J'aime mieux voir un monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromède.

Tome 4, p. 75

11 février 1752,

L'Encyclopédie ne se débite plus. On a arrêté les exemplaires jusqu'à ce qu'on y ait mis des cartons. Les auteurs principaux sont menacés d'exil ou de prison. L'on vient d'exiler l'abbé de Prades, auteur de la fameuse thèse, et l'abbé Yvon à cause qu'il étoit son ami. L'inquisition se perfectionne

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



en France. Les jésuites, grands inquisiteurs du royaume, grossissent les matériaux de leur tribunal de tout ce que les autres dévots ont éventé et fait lever. Tel qui n'étoit accusé que de jansénisme, va bien mieux être accusé d'irrégion. Les jésuites seront censeurs, délateurs, accusateurs et juges.

Tome 4, p. 92

7 mai 1752,

Madame de Pompadour et quelques ministres font solliciter d'Alembert et Diderot de se redonner au travail de l'Encyclopédie en observant une réserve nécessaire en tout ce qui touche la religion et l'autorité. J'en ai conféré avec d'Alembert et il m'a démontré l'impossibilité qu'il y a pour les savans d'écrire sur quoi que ce soit, s'ils ne peuvent écrire librement. La philosophie conduit à de grands progrès en métaphysique et en religion, et en législation ou gouvernement. Les Anglois, et ceux qui écrivent aujourd'hui dans les États du roi de Prusse, font imprimer tout ce qu'ils veulent. Les découvertes en tous genres éclairent le monde, en parvenant aux François qui sont vifs et pénétrants de leur naturel, et qui vont peut-être plus loin que les autres, quoique avec moins de moyens de communication. Il en résulte que nos savans philosophes de premier ordre voudroient écrire en pleine liberté, ou point, de peur de donner dans les lieux communs ou les capucinades. C'est par là que l'on m'a démontré impossible aujourd'hui ce qui se passoit ci-devant. De plus, il est arrivé que le gouvernement, effrayé par les dévots, est devenu plus censeur, plus inquisiteur, plus minutieux sur les matières philosophiques. On ne toléreroit même plus aujourd'hui les ouvrages philosophiques de l'abbé de Condillac, permis il y a quelques années. Je me suis rendu à ces raisons.

Tome 4, p. 97

24 juin 1752,

11 est certain que l'on travaille de nouveau au Dictionnaire encyclopédique, mais avec une meilleure censure et que MM. d'Alembert et Diderot qui avoient tant dit qu'ils n'y travailleroient plus se livrent à la persuasion de la cour qui le désiroit.

Tome 4, p. 131

Avril 1753,

Jean-Jacques Rousseau, de Genève, auteur agréable, mais se piquant de philosophie, a dit que les gens de lettres doivent faire trois vœux : Pauvreté, liberté, vérité. Cela a indisposé le gouvernement contre lui. Il a témoigné ses sentimens dans quelques préfaces ; sur cela, on a parlé de lui dans les cabinets, et le roi a dit qu'il feroit bien de le faire renfermer à Bicêtre ; S.A. S. le comte de Clermont a encore ajouté que ce seroit bien fait de l'y faire étriller. L'on craint ces sortes de philosophes libres. Mon ami d'Alembert est dans ce cas, et menacé de répréhension par nos inquisiteurs d'État. Les jésuites sont les plus grands instigateurs de ce système.

Tome 4, p. 143-149

Juin 1753,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



La marquise de Pompadour avoit donné parole à Piron pour la première place vacante à l'Académie françoise ; à présent le roi la lui refuse. L'ancien évêque de Mirepoix a montré au roi l'Ode à Priape, œuvre de la jeunesse de Piron, et c'est ce qui a motivé cette exclusion. Buffon et d'Alembert se retirent de la place vacante pour ne pas encourir à leur tour quelque note infamante de ce genre ; le premier ayant contredit la Genèse.11 ne reste que des plats pieds à élire. Je sais encore Bougainville, qui est soupçonné d'être janséniste ; Condillac métaphysicien, qui a trop parlé de l'âme. Cette exclusion à tous propos est une indiscretion de souveraineté. Le feu roi ne l'a employée qu'une fois dans sa vie. Plus les prêtres sont haïs plus ils travaillent à se rendre haïssables. On a nouvelle que Voltaire a été arrêté à Francfort, et qu'il ne sortira de son arrêt qu'il n'ait restitué au roi de Prusse son contrat d'engagement avec lui et un gros volume de poésies qu'il emporte à ce monarque. Ce poète est capable de porter ceci au conseil aulique, espérant trouver un vengeur dans le cher du corps Germanique et voulant que chaque gazette fasse mention de lui. O vanité poétique bassesse, d'esprit et courage de cœur !

Tome 4, p. 195

24 octobre 1754,

M. de Séchelles a fait rendre trois arrêts du conseil. Le premier accorde une liberté indéfinie pour passer les blés d'une province à l'autre du royaume, et pour passer cette denrée à l'étranger par les provinces du Languedoc et de Guienne ;

2. Pour envoyer au Levant quels draps on voudra ;

3. Pour établir une espèce d'académie de medecins, chirurgiens, apothicaires, pour examiner les nouveaux remèdes spécifiques et leur donner des brevets. En même temps, cette commission décidera de toutes les difficultés qui s'élèvent entre les trois corps de la médecine. Ainsi le nouveau ministre de la finance se montre ami de la liberté, et nous devons attendre qu'il fera bien la chose, par cet article seul de venger la liberté publique de toutes les contraintes que lui infère depuis cinquante ans la pédanterie politique.

Tome 4, p. 219

Mai 1755,

La dame Descombats, veuve d'un architecte qu'elle a fait assassiner, et condamnée depuis longtemps à être pendue, a filé la corde depuis un an, à cause qu'elle s'est trouvée grosse des faits de son amant, qui a été rompu, et qui l'a chargée en mourant. Mais comme c'est la plus belle femme de Paris, et la mieux faite comme la plus méchante, elle trouve des protecteurs à la cour. On parle, pour la sauver, d'essayer sur elle l'inoculation de la petite vérole. Cette grâce sera bien mal reçue dans le public, et je doute que le roi se porte à ce radoucissement.

Tome 4, p. 221

1^{er} juin 1755,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



Encyclopédie. On vient de retrancher de ce dictionnaire l'article de la constitution où il étoit dit qu'elle étoit reçue en France. La politique du gouvernement pour la pleine exécution de la déclaration du 2 septembre ne permet pas qu'on dise que la bulle Unigenitus est reçue.

Tome 4, p. 244

20 novembre 1755,

Il y a quelques jours il passa un globe de feu tout près de Paris et qui pouvoit le brûler. M. Cassini annonça au roi le tremblement de terre au 1^{er} novembre à Lisbonne disant qu'il devoit y avoir un grand mouvement sur la terre ce qu'il avoit reconnu à l'agitation du pendule de l'Observatoire.

Tome 4, p. 246

10 décembre 1756,

On a observé à l'Observatoire de Paris que le lundi 29 décembre le jour a été plus long de 22 minutes qu'il ne devoit être mais qu'il a repris le lendemain sa longueur ordinaire. Cela marque quelque mouvement irrégulier dans notre planète. En tout l'on voit des phénomènes extraordinaires depuis cet automne et l'on craint quelque subversion.

Tome 4, p. 262

13 février 1756,

La marquise [de Pompadour] prétend convertir le roi et le ramener à la religion par son exemple. Voyant le roi amoureux d'autres beautés, elle veut le ramener à elle par la régularité de sa conduite. Certes c'est hypocrisie mais à bonne fin. Ci-devant elle faisoit l'esprit fort devant le roi pour assurer son règne elle admettoit à sa conversation avec le roi le sieur Quesnel son médecin homme de beaucoup d'esprit et qui se pique d'être esprit fort.

Tome 4, p. 278

20 juin 1756,

Le sieur Maupertuis rentre à sa place de pensionnaire de l'Académie des sciences. Comme il l'avoit quittée pour devenir président de celle de Berlin on ne sait si cela fait peine ou plaira au roi de Prusse.

Tome 5, p. 43-44

LXIII - Le marquis d'Argenson à son frère, Paris, 21 décembre 1751

L'abbé de Prades, mon cher frère, a soutenu en Sorbonne une thèse qui fait grand bruit. Je le connois pour un bon ecclésiastique. Il est un des ouvriers de l'Encyclopédie. Plusieurs de mes amis désirent que je vous le recommande pour qu'il ne lui arrive aucun mal. Il est soumis et prêt à se rétracter sur tout ce que voudront ses supérieurs ecclésiastiques et séculiers. Mais comme il faut toujours s'exécuter pour son honneur plus que pour la science et les opinions, voici la copie de quelques lettres qu'il a écrites et où il déduit ses raisons. Il a poussé la circonspection jusqu'à ne

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



vouloir pas s'excuser devant le public qui le condamne et à qui il auroit pourtant de bonnes raisons à dire. Qu'il puisse espérer en vous je vous en prie. Adieu mon cher frère.

Tome 5, p. 76-77

LXXXVI- Billet de Voltaire à M...Au château de Ferney, 6 août 1764,

Mon âge et mes infirmités Monsieur ne me permettent pas de répondre régulièrement aux lettres dont on m'honore. Je savais depuis longtemps l'heureux accouchement de madame de Voyer. J'ai été attaché toute ma vie à MM d'Argenson, M. et madame de Voyer étoient faits pour braver des préjugés aussi ridicules que funestes et tous nos jeunes conseillers du parlement qui n'ont point eu la petite vérole seroient beaucoup plus sages de se faire inoculer que de rendre des arrêts contre l'inoculation. Si vous voyez M. et madame de Voyer, je vous prie Monsieur de leur présenter mes hommages et d'agréer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE, Gentilhomme ordinaire du roi

Tome 5, p. 84-87

M de Fontenelle

Le premier est atteint et convaincu d'une espèce d'apathie, peut-être blâmable relativement aux autres, mais excellente pour sa propre conservation, puisque, n'étant occupé que de lui, et se trouvant assez aimable pour que les autres s'en occupent, il a ménagé son tempérament frêle et délicat, a toujours pris ses aises, et poussé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, avec la douce espérance de voir la révolution du siècle entier. Chaque année lui vaut un nouveau degré de mérite, et ajoute à l'intérêt que l'on prend à son existence. On le regarde comme un de ces chefs-d'œuvre de l'art, travaillés avec soin et délicatesse, qu'il faut prendre garde de détruire, parce qu'on n'en fait plus de pareils. Il nous rappelle non-seulement ce beau siècle de Louis XIV, si noble, si grand, que quelques-uns d'entre nous ont vu finir, mais encore l'esprit des Benserade, des Saint-Évremond, des Scudéry, et le ton de l'hôtel de Rambouillet, dont on peut croire qu'il a respiré l'air sur le lieu même. Il l'a, ce ton, mais adouci, perfectionné, mis à la portée de notre siècle, moins obscur, moins pédantesque que celui des beaux esprits qui fondèrent l'Académie, moins précieux que celui de Julie d'Angennes et de sa mère. Sa conversation est infiniment agréable, semée de traits plus fins que frappans, et d'anecdotes piquantes sans être méchantes, parce qu'elles ne portent jamais que sur des objets littéraires ou galans, et des tracasseries de société. Tous ses contes sont courts, et par cela même plus saillans. Tous finissent par un trait, condition nécessaire aux bons contes. Les éloges qu'il prononce à l'Académie des sciences sont du même ton que sa conversation, par conséquent ils sont charmans. Mais je ne sais si la façon dont il les présente est celle qui devrait être employée. Il s'attache au personnel des académiciens, cherche à les caractériser, à les peindre, entre jusque dans les détails de leur vie privée ; et, comme c'est un peintre agréable, on admire ses portraits. Ne pourroit-on pas reprocher à quelques-uns d'être comme ces belles gravures que l'on trouve à la tête

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



des éloges de certains héros ? Elles nous apprennent quelles étoient leurs physionomies, mais nous laissent encore à désirer sur ce qu'ils ont fait.

Il me semble que l'éloge d'un académicien ne devrait être que l'extrait ou le crayon de ses travaux académiques. On peut objecter à cela qu'il se rencontre quelques académiciens dont les travaux et les talents ne fournissent pas matière à un grand éloge. Mais, d'un côté, la sécheresse, ou même le refus des éloges, est un moyen d'empêcher l'académie d'admettre des sujets qui lui feroient peu d'honneur ; de l'autre, on peut faire valoir en faveur de ceux qui n'y sont admis que comme honoraires la protection qu'ils ont accordée aux sciences, les bienfaits qu'ils ont procurés aux savans, et louer du moins leur zèle. Il faut convenir cependant que Fontenelle, en sauvant avec beaucoup d'art la sécheresse des matières qui' ont fait l'objet du travail de ceux qu'il loue, dit du moins presque toujours ce qu'il faut dire. Il est à craindre que ses successeurs ou ses imitateurs ne trouvent plus court d'en parler fort peu ; alors ils auront tout à fait manqué leur sujet.

Mais je reviens au personnel de Fontenelle. On sait qu'il n'aime rien vivement ni fortement ; mais on le lui pardonne, et on ne l'en aime que mieux, car c'est pour lui-même qu'on l'aime, sans exiger de retour et sans s'en flatter. On pourroit dire de lui ce que madame du Deffant dit de son chat : « Je l'aime à la folie, parce que c'est la plus aimable créature du monde ; mais je m'embarrasse peu du degré de sentiment qu'il a pour moi. Je serois au désespoir de le perdre, parce que je sens que c'est ménager et perpétuer mes plaisirs que d'employer tous mes soins à conserver l'existence de mon chat. »

Tome 5, p. 153

Étude diverses, réflexions morales et autres :

« Pour moi, voici quelle est ma méthode pour lire avec fruit des livres de tous genres, étrangers à mon état [...] Premièrement, je me rappelle les notions de toutes les sciences que j'ai reçues dans ma jeunesse ; ensuite, je vois sur laquelle de ces sciences je veux prendre des connaissances plus étendues. Je ne les cherche pas dans les livres didactiques, dans les traités faits précisément pour apprendre. De pareilles lectures formeraient une étude trop approfondie, trop applicante, et ne pourraient certainement pas délasser des gens qui quitteraient pour elles d'autres études sérieuses. Mais je recherche les livres qui contiennent l'histoire de chaque science, les progrès qu'elle a faits dans les différents siècles, et la suite raisonnée des auteurs et des artistes auxquels elle doit ses progrès. Je suis persuadé qu'avec cette seule étude historique des sciences et des arts, un homme du monde peut apprendre tout ce qu'il en veut savoir, et qu'ou ferait une fort bonne encyclopédie, en réunissant l'histoire de chaque science et de chaque art, et montrant comment les unes dérivent des autres, et les relations qu'elles ont ensemble.

Mon usage, pour les livres dont le sujet me paraît intéressant, est d'en faire une première lecture, après laquelle j'asseois mon jugement général sur l'ouvrage. Ensuite, si je trouve qu'il en vaut la peine, j'en fais une seconde la plume à la main. J'extrais ce qu'il contient de meilleur, et ce qui me paraît le plus neuf, et je critique les principales erreurs dans lesquelles l'auteur me paraît être tombé. Telle est ma méthode pour les livres de science et d'histoire. Quant à ceux de simple littérature,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



poésie, romans, facéties, etc., genre de livres qu'il ne faut pas s'interdire, car il est de ressource contre l'ennui et l'uniformité des livres plus sérieux, je ne les extrais pas ; mais je me contente, après les avoir lus, d'écrire en peu de mots ce que je pense de chacun, afin d'éviter, à ceux tentés de les lire après moi, la peine de s'embarquer avec un auteur qui ne pourrait ni les amuser ni les intéresser. Il n'y a pas de livres si frivoles dans lesquels je ne trouve quelquefois des traits dignes d'être mis à part. Si la récolte est peu abondante, du moins elle est précieuse.

Je ne sais d'autre manière de juger les pièces de théâtre que par l'impression qu'elles m'ont faites, et je me garde bien d'examiner ensuite si elles sont ou non conformes aux règles de l'art. A mon avis, il n'y a qu'une attention à faire ; c'est de voir s'il y a une sorte de vraisemblance dans les intrigues et dans les caractères. Si les premières sont intéressantes et les derniers piquants, alors je trouve la pièce bonne. Si elle est bien écrite en vers ou en prose, c'est un avantage de plus jamais ce n'est jamais là le vrai mérite de l'ouvrage »

Tome 5, p. 225

Preuves de l'attraction de Newton.

La plus grande preuve de l'attraction qui fonde le système universel de Newton, c'est l'amour, loi universelle de la nature, que les poètes disent avoir débrouillé le chaos. Quelle autre cause physique donner à l'amour que l'amour même ? Pourquoi un sexe attire-t-il l'autre ? On peut donc croire qu'il y a un amour universel répandu dans les végétaux et les minéraux, comme nous le connaissons dans les animaux. Il y a probablement deux sexes dans le reste des causes physiques.

Tome 5, p. 390-391

Invention des Ballons.

Ceci est encore une idée qu'on va traiter de folie, je suis persuadé qu'une des premières découvertes à faire, et réservée peut-être à notre siècle, c'est de trouver l'art de voler en l'air. De cette manière, les hommes voyageront vite et commodément, et même on transportera des marchandises sur de grands vaisseaux volans. Il y aura des armées aériennes. Nos fortifications actuelles deviendront inutiles. La garde des trésors, l'honneur des femmes et des filles seront bien exposés, jusqu'à ce qu'on ait établi des maréchaussées en l'air, et coupé les ailes aux effrontés et aux bandits. Cependant les artilleurs apprendront à tirer au vol. Il faudra dans le royaume une nouvelle charge de secrétaire d'État pour les forces aériennes.

La physique doit nous conduire à cette découverte. Pourquoi n'imiterions-nous pas les oiseaux volans, comme les poissons nageans ? Ille primus qui fragilem commisit pelago ratem, celui-là dut paroître aussi insensé que quiconque aujourd'hui prétendrait voler.

Voyez s'élever la bulle de savon : faites des machines qui la copient, ajoutez-y des ailes proportionnées qui les dirigent, et forment dans l'air un tourbillon qui les soutienne ; ou bien trouvez quelque matière bien légère dont vous composeriez les parois d'une vaste boule ; pompez-en l'air et elle s'enlèvera. N'avez-vous pas vu des enfans attacher un chat à leur cerf-volant ? De la même manière vous ferez partir et voyager dans les airs des hommes avec des provisions. On a depuis peu

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Mémoires et journal du marquis d'Argenson



envoyé à l'Académie un mémoire qui traitoit, dit-on, de quelque chose de semblable. M. Hérault en protégeoit l'auteur ; peut-être brigue-t-il déjà la cinquième place de secrétaire d'État, celle dont je viens de parler.